

CHRONIQUE CINÉMATOGRAPHIQUE

THE WAR GAME.

de May ZETTERLING.

Origine : Grande-Bretagne.

Version : internationale.

Format : 16 mm, noir et blanc.

Durée : 16 minutes.

SUJET :

Dans une cour entourée de grands immeubles, deux jeunes garçons jouent. Mais un incident surgit et les voici qui se battent. Coups de poing. Courses. Mais l'un a un revolver. Qui l'aura ? Poursuite éperdue. Ce n'est pas bien méchant encore. Escalade par les escaliers de l'immeuble. L'un nargue l'autre ; la colère naît. L'appartement risque d'être un cul-de-sac : il faut fuir plus haut. La plate-forme supérieure ; les voici sur le toit vertigineux. Course encore, mais plus angoissée. Le bord du toit est proche. Entourés de bruits étranges, muets de terreur, crispés par l'effort, ils rampent l'un vers l'autre. Jusqu'où ira le jeu de la guerre ? Le drame sera-t-il évité ? Le film ne nous le dit pas.

ENSEIGNEMENT :

Secondaire : E.M., E.T.

Il y a un engrenage de la violence, une certaine fatalité. C'est tout le problème de l'escalade de la guerre qui est ici posé.

Dans les *classes supérieures*, le rapport avec « La guerre de Troie n'aura pas lieu » de Giraudoux serait intéressant. Mais Giraudoux révèle aussi la fatalité économique. Suffit-il de « se surveiller » pour éviter la guerre ?

SOMMERKRIEG.

(Manœuvres d'été).

de Palle KJAERULFF-SCHMIDT.

Origine : Danemark.

Format : 16 mm, noir et blanc.

Version : danoise, sous-titres français-flamand.

Durée : 28 minutes.

SUJET :

On se lève dans la caserne avec une certaine exaltation parce qu'on part pour les manœuvres d'été. Seul le héros du film, un petit

soldat qui rêve à l'amour et lit Prévert en cachette, semble peu enthousiaste. Et puis, c'est la petite guerre, pour rire, mais avec ses avions et ses tanks tout de même, et ses fusillades à blanc, et le jeu à qui tuera l'autre, dans le clan adverse.

Notre héros perd son peloton ; il erre jusqu'au moment où un « ennemi » le rejoint et « l'abat » d'une rafale. Officiellement il est « mort ». A quoi bon dès lors, participer encore à la répétition d'une absurde bataille ! Riant dans la verdure une auberge est tout près, avec sa bonne bière, son juke-box, une jolie fille. La vie, quoi. C'est bon de goûter un peu à la douceur de vivre. On se fait servir à boire, on fait des avances à la jolie fille, on l'invite à danser. Mais le garçon de café appelle les M.P. qui viendront cueillir le déserteur, alors qu'un couple d'amoureux, tout à la joie de vivre, s'avance allègrement vers la mer.

ENSEIGNEMENT :

Secondaire : E.M., E.T.

LE MOMENT DE LA VERITE.

de Francesco ROSI

Origine : Italie.

Le film est une sorte de documentaire biographique et romancé sur la personne d'un jeune torero espagnol, Miguel Miguelin. Il s'agit avant tout d'un document sur la « Fiesta Nacional » espagnole : la taumachie, et d'un document qui se veut purement constatatif et parfaitement objectif. C'est ainsi que le fait que Rosi décrive le mythe sans le démystifier peut sembler dès l'abord assez irritant, surtout de la part d'un cinéaste aussi conscient que lui. Réflexion faite, l'objectivité du *Moment de la vérité* est du même ordre que celle de *Main basse sur la ville* : elle s'exerce seulement sur un sujet encore plus complexe, humainement parlant, et où le pour et le contre sont tout aussi difficiles à déterminer. Ainsi le film pourra tout aussi bien communiquer la passion de la corrida qu'en dégoûter, parce qu'elle y apparaît tout à la fois comme un éblouissant ballet entre l'homme et la bête et comme une sanglante boucherie.

Si *Le moment de la vérité* est d'abord un documentaire, c'est aussi un admirable poème d'images. Les paysages de la campagne espagnole, les plateaux immenses couverts de l'or des blés, les villages flamboyants de soleil, font songer aux toiles claires et heureuses du Goya, première manière. Les séquences taumachiques révèlent en Gianni di Venanzo, opérateur habituel de Rosi (mais aussi d'Antonioni !) un maître de la caméra vivante : le style documentaire, dont la virtuosité évoque le cinéma-vérité, se dépasse sans cesse en d'extraordinaires images où le duel de l'homme et de la bête prend une intensité jamais vue et magnifiée par un traitement somptueux de la couleur.

Grand visuel, Rosi est aussi un visionnaire : l'image inoubliable qu'il nous avait donnée de la Sicile dans *Giuliano*, c'est de l'Espagne, cette fois, qu'il nous la propose, avec une puissance et une beauté sans précédent.

LA PREMIERE CHARGE A LA MACHETTE.

de Manuel OCTAVIO GOMEZ.

Origine : film cubain.

SUJET :

Le peuple cubain s'est révolté en 1868 contre l'occupant espagnol. A l'organisation militaire, il a opposé l'élan désordonné du muscle et du désespoir. Sa seule arme offensive : la machette, cette espèce de sabre droit, large et plat qui sert à couper la canne à sucre. Ce fut un combat épique et sanglant, une folle insurrection dont le cinéaste Manuel Octavio Gomez a voulu célébrer le centenaire de façon tout à la fois lyrique et didactique.

La distance maintenue par rapport à son sujet est celle de l'anachronisme. La technique de narration est, en effet, directement inspirée du reportage télévisé : un journaliste invisible interroge les combattants, les témoins, les officiels qui s'expriment comme s'ils étaient dans la situation particulière du « direct ». En outre, l'image a été triturée en laboratoire si bien que le rendu photographique est très proche de celui des documents d'archives : noirs charbonneux, blancs laiteux, gris absents.

Ces deux artifices formels sont de nature à irriter. Mais il arrive ce qui arrive parfois lorsqu'un parti pris avoué est assumé jusqu'au paroxysme : le « forcing » triomphe. Abasourdi par la puissance de l'évocation et de la violence du chant, l'esprit critique capitule et le spectateur retrouve l'innocence qui le pousse à applaudir instinctivement aux morceaux de bravoure. L'excès d'artifice abolit l'artifice, c'est un des mystères de l'expression artistique.

Josette DEBACKER.